

20^e anniversaire de War'I Leur Penn-ar-Bed¹

Table ronde Samedi 7 mai 2005

« Le cercle celtique en tant qu'institution,
vecteur économique et culturel de demain ! »

Débat animé par Yvon Etienne, musicien, chroniqueur de radio France Breiz Izel.

Rapporteur pour *War'I Leur Penn-ar-Bed* et *Musiques et Danses en Finistère* :
Christine Barbedet, journaliste.

¹. War'I Leur : « L'aire à battre ».

Cette section départementale créée en 1985 au sein de la la Confédération War'I leur (5 000 adhérents), devenait Fédération War'I Leur Finistère, en 1987 et Fédération War'I Leur Penn-ar-Bed, en 2003. 24 cercles celtiques y sont affiliés, 18 groupes d'enfants et 8 associations loisirs.

Ont participé à cette table ronde :

Naïg Le Gars, conseillère régionale de Bretagne

Isabelle Le Bal, conseillère régionale et adjointe à la culture de Quimper

Armelle Huruguen du conseil général du Finistère

Jean-Yves Cozan du conseil général du Finistère

Joëlle Dubois, présidente de la Confédération War'! Leur

Marcel Kerloc'h ex-président de la Confédération War'! Leur

Gildas L'Hénoret, président de la Fédération War'! Leur Penn-ar-Bed

Gildas Sergent, vice-président de la Fédération War'! Leur Penn-ar-Bed

Viviane Hélias de la Fédération War'! Leur Penn-ar-Bed

Alan Pierre, permanent de la Fédération War'! Leur Penn ar Bed

Marie-Christine de la Fédération War'! Leur Penn-ar-Bed

Anne Follézou, directrice de Musiques et Danses en Finistère

Tangi Louarn, président de Ti ar Vro Kemper

Dominig Bouchaud, président de Dastum Bro Gerne

Marcel Glever, spécialiste en danses traditionnelles en Grand-Ouest

Daniel Bernard, spécialiste en danses traditionnelles sur le Berry

Carles Mas, spécialiste en danses traditionnelles sur la Catalogne

Yvonne Paire, chargée de mission par le Ministère de la Culture

Catherine Pouzet, intervenante danse dans le cadre des missions conseils de MDF

Maurice Courchay, département danse, CEFEDM Bretagne/Pays de la Loire

Daniel Cario, écrivain et référent sur la tradition en Bretagne

Le public...

Les propos retranscrits ici ne suivent pas tous un ordre chronologique mais un ordre thématique. Ils ont pu aussi être coupés.

INTRODUCTION

Texte de Daniel Cario lu par Gildas L'Hénoret

Un colloque sur la danse traditionnelle... un de plus serait-on tenté de dire, sur la danse bretonne de surcroît. Cette fois cependant, il ne s'agit pas de refaire l'historique de la pratique gestuelle en péninsule armoricaine. A ce sujet, tout a déjà été dit, ou peu s'en faut. Les objectifs qui ont motivé la mise en place de ce colloque relève d'une autre intention, en fait **une interrogation plus sociologique**. Quelles sont les raisons qui poussent aujourd'hui un public, toutes générations confondues, de tous les milieux sociaux et professionnels, à s'intéresser à cette pratique que l'on dit issue des temps les plus anciens ? A une époque où on affirme, un peu hâtivement peut-être, une propension de plus en plus individualiste, pourquoi éprouve-t-on le plaisir de se mettre en ronde, de viser une certaine uniformisation du geste, de s'adonner à une pratique grégaire par excellence ?...

Volonté de défense identitaire, besoin de se recréer une communauté, nostalgie d'une civilisation que l'on n'a pas connue et dont on nous a transmis une vision idéalisée, ou encore simple pratique associative ?... peut-être d'ailleurs tout cela à la fois. A juste titre, les instances économiques, touristiques, voire politiques, revendiquent la présence et la force de la culture bretonne. Il était fondamental qu'un état des lieux soit dressé par les praticiens eux-mêmes, qu'une réflexion soit menée en son sein **sur la place de et le rôle de la danse bretonne dans la société d'aujourd'hui**.

Très vite, il est apparu que le constat serait incomplet s'il se limitait à notre seule région : il aurait alors singulièrement manqué de points de comparaison. L'idée première s'est très vite enrichie de la nécessité de faire intervenir **des spécialistes d'autres cultures d'essence traditionnelle, à savoir celles des provinces françaises**. On sait que l'évolution ne s'est pas développée de la même façon dans l'ensemble du pays, que les racines revendiquées par les uns et les autres ont été plus ou moins sauvegardées suivant les flux de communication qui sillonnaient les campagnes. Il est intéressant de savoir quels sont les aboutissements de cette modernisation incontournable.

Sans jouer aux devins, l'occasion était trop belle de ne pas profiter de la présence de ces spécialistes pour se poser la question du devenir de la danse populaire à caractère traditionnel. **Une culture se vit, se pratique**, certes, mais elle doit prendre aussi le temps **de réfléchir sur ses actions et son devenir**. Les médias actuels s'infiltrent partout, bouleversent les modes en place, peuvent promouvoir aussi bien la médiocrité que la qualité. Les lentes évolutions de la société paysanne passaient au tamis du bon sens communautaire les épiphénomènes trop manifestes ; ne restaient que les modifications assimilées par la pratique populaire, en concordance avec une conscience intuitive de ses racines profondes.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même, les modes sont aussi éphémères que superficielles. Les intérêts manifestés pour la vitalité de la culture populaire ne sont pas tous motivés par une volonté de défendre ladite culture. Sans doute est-il illusoire d'espérer influencer le cours du temps, mais **prendre**

conscience des dangers évite de rester en marge de l'évolution, de se réveiller toujours après la bataille.

C'est donc cette double réflexion que le colloque va essayer de mettre ne œuvre. Qu'en est-il aujourd'hui de la pratique de la danse d'essence traditionnelle dans les différentes régions représentées ? Quel est son devenir ?... Si une telle instance permet à chacun, participants ou auditeurs, de se forger son idée, de s'élaborer un discours permettant de devenir consultant et d'être associé aux décisions à venir, alors la tâche n'aura pas été vaine...

PREAMBULE

-1- « Cercle celtique » ou « cercle breton » ?

Historique en Bretagne par Alan Pierre

Les premiers groupes de danse bretonne, créés fin du 19^e siècle et début du 20^e siècle, étaient des regroupements de danseurs, sans volonté identitaire mais folklorique. Des citadins, habillés à la mode de la ville, se retrouvaient pour danser en costume traditionnel.

- 1902 : création du premier groupe folklorique par M. Boutier de Bannalec.
- 1904 : création du groupe Les fins danseurs de l'Aven.

Au cours des années 20, apparaît pour la première fois le terme « **cercle celtique** ».

Il désigne les amicales des Bretons de Paris qui se retrouvent avec les Gallois, cousins celtes. Le terme est aujourd'hui une « marque de fabrique ». L'appellation la plus juste serait « cercle breton » !

Dans l'entre-deux-guerres et après guerre se constituent de nombreux groupes qui perdurent aujourd'hui. Citons le cercle de Riec-sur-Belon (70^e anniversaire) et celui de Concarneau (60^e anniversaire). En Basse-Bretagne, à noter le rôle joué par Loeiz Roparz qui, en 1955, remet au goût du jour les festoù-noz, et crée le cercle celtique de Poullaouen. Pour le chercheur Jean-Michel Guilcher, le cercle celtique est au départ un phénomène citadin. Des groupes de danseurs, en représentation, se déplacent dans toute la France, identifiés souvent comme des danseurs de l'Aven. Dans les campagnes, la danse se vit par immersion, au rythme des travaux des champs. Les pratiques se croisent ensuite.

Evolution du cercle celtique. Au départ, le but est « la danse et le costume ». L'élargissement se fait à la culture bretonne.

Le cercle celtique aujourd'hui hors département (par Joëlle Dubois)

Il existe des groupes importants au Havre et à Bordeaux (10^e anniversaire). Des communautés de Bretons qui partaient travailler pour la pêche. A Orléans, c'était pour la pomme de terre. Il y a un regain, en France, de ces groupes bretons. En Loire-Atlantique et en Ille-et-Vilaine, les fédérations War'I Leur ne sont pas reconnues par leur conseil général. Dans le Morbihan, la fédération est importante et reconnue. Dans les Côtes d'Armor, il existe peu de cercles. Ils pourraient s'implanter avec un soutien fort de la fédération.

-2- La pratique de la danse traditionnelle dans les autres régions

Historique en Berry par Daniel Bernard

- **1888** : naissance du mouvement folklorique avec Les gars du Berry, un groupe de musiciens originaires de la campagne. Ils défendent le patrimoine régional. Ils sont rapidement intégrés dans le mouvement régionaliste et participent aux grandes fêtes régionalistes de 1901 et 1911, à Bourges, où se retrouvent aussi les Bretons.
- **Au début des années 1900**, le mouvement des « originaires » fonde l'Amicale berrichonne de Paris, à l'origine de nombreux groupes de danse (modèle auvergnat).
- **1936** : Création du premier groupe folklorique, Le Berry de Paris, par Pierre Panis (collecteur et figure locale).
- **Après-guerre** : création de 5 ou 6 groupes qui défendent la danse et le costume, autour des collecteurs proches de Pierre Panis.
- **Années 60/70** : « revivalisme » et création d'une multitude d'ensembles qui se constituent pour défendre, plus que la danse, une culture de tradition orale.
- **Aujourd'hui** : période de « dépression ».
 - L'Indre et le Cher, départements ruraux vieillissant, ont des difficultés économiques importantes.
 - Le tissu associatif se délite.
 - La culture traditionnelle est déconsidérée, la bourrée devient « ringarde ».
 - Aucun soutien de la part des décideurs qui considèrent la culture berrichonne comme « annexe » et « passéiste ».
 - Dans les bals folk, on danse des danses venues d'ailleurs.

Historique du mouvement culturel en Catalogne par Carles Maas

La Catalogne est une région décapitée. Le nord de la Catalogne ayant été vendu par les Bourbons au roi de France. La culture chorégraphique et musicale reste commune à ces deux pays. Le contrepeas et la sardane se retrouvent de chaque côté des Pyrénées.

- **A partir de 1850**, on assiste à un processus d'adaptation d'une pratique populaire de la musique et de la danse, de façon spontanée. Emerge un mouvement culturel politique et social important, appelé « la renaissance », début d'une modernisation du nationalisme et d'un esprit identitaire. Il contre une volonté politique qui s'affirme par une série de dictatures militaires et la prédominance d'un état centraliste.
- **1908** : le premier groupe folklorique trouve ses origines au sein d'un rapsode, réunion littéraire qui aborde la littérature populaire, le conte, etc.
- **Dès 1910**, ces groupes de rapsodes deviennent très vite des groupes folkloriques qui s'intéressent à la transmission orale de la danse.

- **Jusqu'à la Guerre civile (1936)**, les groupes folkloriques sont très actifs dans le travail d'enquête, de recensement et d'archivage.
- **Après la Guerre civile (1939)**, la défense du patrimoine plus ou moins « folklorisé » devient une forme de résistance à la dictature militaire de Franco. La pratique populaire de la sardane, interdite, devient un acte de résistance. Cet interdit a très certainement contribué à sa conservation et prolongé cette pratique populaire.
- **Après guerre, au cours des années 40 et 50**, le traitement « spectaculaire » de la danse est privilégié au détriment d'une pratique sociale et conviviale du répertoire. Les groupes folkloriques se détournent de la place du village où la danse collectée était « restituée au peuple », dans une vision utopiste des folkloristes.
- **Depuis les années 60**, les groupes folkloriques sont voués à la scène et diffusent une esthétique discutable. La Catalogne est un pays qui a été industrialisé très tôt et la culture folklorique a été victime d'un processus d'épurement du matériau populaire.
A côté, il existe en milieu rural une pratique de base de la danse populaire qui tend à disparaître, les détenteurs de ce patrimoine de tradition orale ayant plus de 70 ans. Ceux qui restent ont été formés au sein des groupes folkloriques et pratiquent de manière différente. Par ailleurs, le « revivalisme » n'a pas intégré les formes de la danse catalane. La pratique de la sardane si elle est encore répandue a connu des changements importants de style et tend à s'uniformiser.

Dans le Grand-Ouest et au-delà par Marcel Glever

- Le Morvan et la Creuse.
Avec une forte migration intérieure _citons les maçons et les nourrices du Morvan_ les émigrés de l'intérieur se retrouvaient dans des amicales auvergnates qui ont renforcé cette appartenance identitaire des « originaires du Centre ». Il s'agissait souvent d'amicales littéraires qui ont sauvé une culture élitiste.
- La Touraine s'est intéressée à son immense patrimoine architectural au détriment du patrimoine oral, plus fragile, qui a disparu.
- La Normandie a conservé quelques groupes folkloriques où la tradition populaire a été enjolivée. En Lorraine et en Alsace, les groupes folkloriques tendent à disparaître. Ce qui subsiste, c'est la force symbolique du costume alsacien qui représente l'identité française à l'étranger, une force évocatrice mais une identité qui a engendré l'attitude du « paraître alsacien » au détriment du contenu culturel.

Problématiques abordées pendant le débat

Gildas Sergent : Etre Breton, c'est un état d'esprit, une façon d'être... Des gens, de tous les âges ont envie d'échanger, d'aller à la rencontre de l'autre. Il ne faut pas oublier la dimension sociale des cercles celtiques : on apprend à vivre en groupe !

Nous sommes dirigeants associatifs et il y a des dirigeants politiques, j'aimerais que nous puissions dialoguer et voir ce qu'on peut faire pour s'inscrire dans une durée et créer du dynamisme pour continuer, si cela vaut la peine de continuer.

- 1 – Quels soutiens politiques et financiers ?

Gildas L'Henoret : Sans les décideurs, nous ne serions pas là ! Le conseil général du Finistère a fortement aidé la fédération War'I Leur Penn-ar-Bed et les majorités successives ont suivi le même principe. Ce soutien a été officialisé par une convention triennale qui nous permet de subventionner 60% de notre budget et salarier deux permanents et une secrétaire à mi-temps qui aident les cercles celtiques. De son côté, le conseil régional soutient la confédération War'I Leur.

Dominig Bouchaud : Dastum est un réseau de 7 antennes ainsi que 3 pôles associés. Nous avons tous des financements différents. Je suis président de Dastum Bro-Gerne, pour le Finistère, en Cornouaille. Nous sommes soutenus à 80 % par le conseil général du Finistère. Nous ne recevons aucune aide de la Région qui aide Dastum Breiz, installé à Rennes. Nous avons une aide de la Ville de Quimper et du CNASEA pour le dispositif Emplois-Jeunes.

Les communes : une reconnaissance qui se fait attendre ?

Gildas L'Hénoret : La reconnaissance au niveau communal ne se fait pas toujours. Est-ce logique qu'une collectivité locale admette que des danseurs travaillent sur du béton. Une loi existe sur la mise aux normes des salles avec parquet et glaces mais cela a un coût pour les collectivités. Quelle est la municipalité qui offre ces moyens d'expression aux cercles de Bretagne ? Il y en a peu ! Peut-on continuer dans le même sens sans outils adaptés ! C'est de la responsabilité des décideurs.

Témoignage

Marcel Kerloc'h : Vous avez vu le travail du bagad et du cercle de Beuzec-Cap Sizun... C'est un groupe nomade ! Nous n'avons pas de salle pour répéter ensemble, bagad et cercle. Il faut voir dans quelles conditions nous travaillons, dans quelles conditions nous nous produisons ! On nous dit, on ne vous voit pas... si dans les fêtes de l'été... Le maire de Beuzec nous a dit qu'il voulait construire une salle. Si c'est la commune qui construit, la subvention est divisée par deux car il faut construire une structure intercommunale... Il y a un 2^e terrain de sport pour une équipe qui est en 1^{ère} division du district notre bagad est en 1^{ère} division nationale et n'a aucun lieu !

L'Etat : quel retour de financement ?

Gildas L'Hénolet : Le cercle celtique est un vecteur économique pour la Bretagne et une source financière pour l'ensemble de la France alors comment cet argent est réparti ? Nous revient-il équitablement ? Ne pourrait-on pas aider les régions qui peinent avec leur culture traditionnelle ? Le budget que nous rapportons à l'Etat par la TVA, en faisant vivre des métiers, couturiers, brodeurs, transporteurs, brasseurs... mais aussi des festivals, ne nous est retourné ni par le ministère de la Culture ni par Jeunesse et Sport.

Yvon Etienne : En pourcentage, quel est le budget de la culture qui revient à la région Bretagne ? 5 %, le prix d'un échangeur d'autoroute actuellement ?

Naïg Le Gars : Il est de 3 %, trois fois moins qu'au Pays-de-Galles ! Un an de budget de l'Opéra de Paris est égal au budget annuel de la culture en Bretagne.

Marcel Glever : Il faut une volonté politique avec des financements pour aider les structures. La renaissance est possible car il existe encore des archives et une pratique. Il ne faut pas tarder si nous ne voulons pas connaître le sort de la Touraine qui s'écroule culturellement. La dernière présidente de la Touraine littéraire était Mme Courteline ! Il y a eu ensuite des archivistes, des historiens... mais sur le patrimoine oral, il ne reste plus rien. Le dernier chercheur dans ce domaine, Jacques-Marie Rouget, est mort en 1930. S'il avait eu à l'époque une petite structure pour l'aider, quelques élèves auraient pu reprendre le flambeau. Dépêchons nous de faire quelque chose pour le Berry, avant que cela ne fasse tache d'huile ! Les majorités politiques sont fragiles et les aides peuvent se tarir. Comment assurer la pérennité de ces aides ? Comment empêcher que cette tache d'huile qui commence au centre de la France ne s'étende, c'est un problème politique !

Catherine Pouzet : Je voulais juste faire une remarque : n'y a-t-il pas contradiction à demander de l'argent à l'Etat pour des régions qui se disent en « résistance » avec lui ?

Le Conseil régional : grands projets, petit budget ?

Naïg Le Gars : Nous avons eu la chance de reprendre un flambeau qui était déjà bien tenu même si Jean-Yves travaillait seul. Nous avons plus d'homogénéité dans notre équipe avec un volontarisme plus affiché et une volonté de transparence : faire ce qu'on dit et dire ce qu'on fait ! Du côté du discours, des intentions, il n'y a pas grand chose à nous reprocher. Le problème reste le même, nous avons de grands projets mais toujours un budget ridicule !

Jean-Yves Cozan : Tu es moins seul, oui ! C'est plus clair au niveau du discours, c'est vrai ! D'ailleurs le bagad Kemper va en Chine et c'est très bien. Mais je souhaite que la convention triennale avec BAS assure une progression. C'est là qu'on voit la réalité politique. Les discours, il faut les appliquer y compris parfois même contre ses fonctionnaires. Par exemple, pour Diwan, la Région a voté la moitié de ce qui était demandé. Les fonctionnaires ont voulu donner la moitié de la moitié !

Le Conseil général du Finistère : une volonté d'accompagner ?

Armelle Huruguen : Les élus à la culture sont de manière générale des poils à gratter. Ce qui fait la force de ce département de 860 000 habitants, et notamment dans la définition de sa politique culturelle, c'est la manière de l'aborder fondamentalement différente de nos voisins immédiats. Nous avons fait le choix d'accompagner, en aucun cas nous ne faisons à la place de. Cela peut poser la question de la pérennisation, de la vision du futur que nous devons avoir. Mais accompagner des associations, des volontés de communes de vouloir faire, cela veut dire faire confiance. C'est aussi à surveiller de manière régulière et de façon très fine.

- 2- Assurer la pérennité de la vie associative

Armelle Huruguen : En tant qu'élue à la culture et à la jeunesse dans ce département, je suis préoccupée de la manière dont évolue le monde associatif de façon générale. Force est de constater que ce qui apparaît comme un engagement ou comme une volonté d'échanger, de partager des richesses n'est pas forcément perçu de la même façon. J'ai quatre enfants et je suis très interrogative sur la manière dont nous avons transmis à nos enfants les valeurs, notamment d'éducation populaire qui ont fondé un certain nombre d'engagements pour les élus que je peux représenter.

Gildas Sergent : Le dynamisme et l'énergie, il faut les trouver en permanence. Pour assurer la pérennité du mouvement associatif, le renouvellement des bénévoles est nécessaire. Il faut des gens qui aient envie de s'investir, de consacrer du temps et de l'énergie. Des gens qui acceptent de prendre des responsabilités financières et humaines avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête !

- 3 - Un retour sur image pour les collectivités ?

Gildas L'Henoret : L'engagement des décideurs nous permet d'aller de l'avant mais permet aussi en retour d'assurer le dynamisme d'une culture qui valorise le département, la région.

Alan Pierre : Dans le département, nombre d'associations ont montré qu'elles étaient capables de produire de la qualité. Quand le Pont d'Iroise a été inauguré, on a demandé au bagad de Plougastel de sonner car c'est une marque identitaire de qualité. En France, s'il y a une course cycliste, on invite une fille avec un semblant de coiffe à couper un ruban bleu blanc rouge. Ce n'est pas de la culture mais de l'amusement. Pour certains encore en France, la culture populaire est une image d'Epinal. Ici, les élus ont compris depuis longtemps qu'outre le vecteur économique et social, l'identité culturelle est une force de qualité.

Naïg Le Gars : Les élus évoluent à l'instar du public qui prend conscience que cette économie culturelle fait la différence avec celle des sociétés qui n'ont pas retrouvé leurs racines après les déboires industriels. Quand j'évoque mon engagement des années 70, je me rappelle de la fracture qu'il y avait entre le clan politique auquel j'appartenais, le clan linguistique et le clan culturel. Nous avions le vent en poupe et nous avons cassé cet élan par nos malentendus. Il y a eu interpénétration avec les enfants des écoles Diwan qui fréquentaient les cercles celtiques, les bagadoù. Avec la progression vers le haut, on s'est dit : « respect » ! Maintenant, il y a une réelle entente et peut-être y-a-t-il un nouveau pas à franchir ? Nous représentons un rapport de force et nous ne le manifestons pas assez !

- 4- Le développement culturel moteur du développement local ?

Armelle Huruguen : Pour les élus locaux, la vision évolue comme l'a dit Naïg. Pourquoi ? Parce qu'à un moment donné ils prennent conscience que le développement culturel c'est du développement local. Pour les habitants qui choisissent un secteur donné, la priorité absolue est celle de la recherche de l'emploi. Vient ensuite la recherche du logement, et immédiatement à côté, la recherche d'un environnement social et culturel. Avec les maires, nous devons construire ensemble. On parle du plancher danse par exemple, cela fait trois ans dans ce département qu'on a voté un programme d'accompagnement pour appliquer la loi. Nous avons aussi un Plan pour la musique qui fonctionne très bien à l'échelle du département. Nous avons le même en danse qui se termine sur un constat d'échec. Aujourd'hui, un certain nombre de décideurs ne programment pas de danse car, sans doute, les élus souhaitent remplir les salles. Nous devons regarder autrement les choses.

Je pense que la réécriture de tout cela doit tenir compte de ce que nous avons à inventer. Il faut que se rejoignent les pratiques amateurs et les professionnels dans ces lieux de rencontre que nous devons rendre indispensables. Je dis régulièrement que diffuser pour diffuser n'est pas la finalité. La rencontre, elle peut se faire autre part ailleurs, à d'autres moments, notamment parce que les artistes doivent avoir des lieux. Il faut savoir que dans ce département on veut encore construire des salles pour lesquelles on m'a dit récemment : « Rendez-vous compte, aujourd'hui le conseil général demande un projet culturel quand on construit une salle de 3 millions d'euros ! » Et oui, sinon il n'y aura pas d'argent public. Mais les lieux où les artistes peuvent être présents et les rencontres qui peuvent être menées, sont garantes d'une évolution qu'on amorce progressivement. Qu'il s'agisse de la lecture, des arts vivants, nous sommes sur des tendances qu'il va falloir renforcer ou rendre possible. Encore une fois, ce n'est pas le département qui va « décréter » mais c'est bien localement que cela se joue. Et là, je crois à des territoires sur lesquels des regroupements sont possibles et où un certain nombre de pratiques amateurs et professionnelles se retrouvent. C'est bien parce qu'à un moment donné, il y a des volontés portées par des habitants et des élus locaux que cela devient possible.

Il y a des temps où les habitants, les associations ont la possibilité d'interpeller les élus. Il existe des rendez-vous démocratiques où vous pouvez faire entendre que vous êtes une force culturelle dans un territoire donné. Je voulais rappeler à quel point, la qualité des interlocuteurs que nous avons en face

de nous est un élément important. Que ce soit des professionnels ou des bénévoles, il y a des droits que nous mettons en œuvre par des conventionnements. Toutes les questions posées sur la mise en scène par exemple... c'est un dialogue que nous avons très régulièrement avec la fédération War'I Leur. Et je remercie les interlocuteurs que nous avons en face de nous, car nous progressons ainsi les uns, les autres. Ce conventionnement essaie de donner une lisibilité sur le long terme. Je l'accorde bien volontiers à Jean-Yves, c'est quelque chose qu'il avait mis sur les rails depuis de nombreuses années. Maintenant, la politique culturelle de ce département est un tout avec un ensemble de volontés posées pour accompagner et permettre aux Finistériens de trouver les offres les plus proches de chez eux. Nous essayons de les organiser. Nous avons par exemple acheté des parcs d'équipement pour les communes où les volontés sont là mais les structures inexistantes, afin d'accueillir les artistes dans les meilleures conditions.

Nous avons une belle feuille de route et sachez que les élus à la culture se battent, souvent contre des poncifs. Je n'ai pas de plus belle satisfaction, lorsque tous les ans, les bagad et cercle élus départementaux jouent devant des centaines de personnes qui pour certaines découvrent ce qu'est la réalité de la danse et de la musique bretonne. Là aussi effectivement, il faut qu'on réfléchisse avec les diffuseurs, à l'année, car il n'y a pas que la période estivale...

- 5 - Les cercles celtiques : un rôle social et civique ?

Tangi Louarn : On parlait récemment de transfert de compétences. Au Pays de Galles, en Ecosse, il y a eu une évolution comme un peu partout en Europe sauf en France. Nous parlons de culture traditionnelle mais le terme traditionnel ne veut rien dire si on n'ajoute pas culture traditionnelle « bretonne », « catalane » etc. Il y a culture traditionnelle car il y a transmission d'une culture. Les cercles ne sont pas là pour apprendre un pas de danse, ils assurent un rôle essentiel dans la vie de la société. Ils participent à la construction de la société et transmettent une culture liée à la vie de celle-ci. Elle n'est pas figée, à condition que cela reste un mouvement de masse. Si cela devient une culture d'élite, la vocation et la raison d'être se perdent. On parlait de vecteur économique et culture de demain. Le terme le plus adapté est sans doute le terme social. Aux assemblées générales de War'I Leur et des cercles celtiques, les jeunes apprennent à s'exprimer, à expliquer ce qu'ils font, à prendre des décisions et ils votent. Tout le monde participe au débat, il y a une règle du jeu où chacun apprend à vivre en société.

Gildas Sergent : La matière même sur laquelle nous travaillons pour les spectacles leur apprend cette dimension de vie en société. A Douarnenez, notre spectacle sur les grèves sardinières de 1924/1925, a permis aux jeunes de découvrir que des femmes s'étaient battu pour leur reconnaissance et obtenir le droit de vote. Mettre un bulletin dans l'urne a pris alors une autre signification. C'est un rôle civique qui va plus loin que la danse !

- 6- La richesse de la diversité

Alan Pierre : Quand je suis arrivé dans le Finistère, en 1985, pour le poste qui m'était offert par le Conseil général, je suis tombé dans un chaudron. Ici ça bouge...ça se frappe, se tape mais ça bosse ensemble. Cela m'a permis de rencontrer des gens de la danse contemporaine avec qui nous partageons des réflexions, dans le cadre du collectif « personnes ressource sur la danse », lancé par Musiques et Danses en Bretagne. Là, je ne me sens pas le vilain petit canard de la danse traditionnelle. Avec Catherine Pouzet, Maurice Courchet, Cécile Borne... nous parlons de l'enfant, au centre d'un projet artistique. J'ai une approche un peu artistique mais évidemment culturelle à partir de la danse bretonne. La rencontre est intéressante dans cette diversité de dialogue. Ce sont des modes qui se mélangent en perspective peut-être d'une validation qualifiante pour les formateurs en danse traditionnelle qu'on appellera diplôme d'Etat ou autre...

Marie-Christine : Notre force, c'est notre diversité. Il faut utiliser cette différence, main dans la main. On parle du cercle celtique mais ce n'est pas « le » cercle celtique mais les cercles celtiques. Il sont tous différents. Certains se dirigent vers l'animation, d'autres vers le spectacle. L'évolution se fera peut-être entre ces tendances extrêmes, de manière naturelle parce que vécue par le plus grand nombre, par les petits dans les cercles d'enfants, par les anciens dans les cercles loisirs. C'est toute cette richesse et le respect de cette différence qui est notre force !

Viviane Hélias : Alan intervient en milieu scolaire mais je voulais dire aussi que la broderie a aussi sa place en milieu scolaire et que l'identité culturelle passe aussi par le costume. C'est un tout, c'est la musique, la danse, les arts populaires... Si je n'avais pas été dans les écoles bénévolement montrer que la broderie avait sa place en milieu scolaire, tout ce qui se passe au niveau de la broderie, ne pourrait pas se faire. En 1980, j'ai vu que les individus avaient du mal à trouver des costumes dans les familles, j'ai rassemblé une petite équipe autour de moi pour faire en sorte que les adultes puissent apprendre la broderie et que les groupes confectionnent eux-mêmes leurs costumes traditionnels et brodent leurs coiffes.

Yvon Etienne : Je crois que nous n'avons pas à différencier les aspects : danse, musique, arts populaires... Tout le monde a sa place et c'est une grosse boule qui roule et qui avance.

Jean-Yves Cozan : Il n'y a de richesses que d'hommes... et si on veut que cela se développe, c'est l'investissement dans les hommes et la formation qui compte. On découvre la Bretagne par un chemin, un regard. Certains séparent le costume, la musique, la danse, la langue, la politique, etc. il faut être le meilleur dans son secteur mais intégrer le reste. Je connais trop d'enfants dans les écoles bilingues qui parlent le breton quand ils sont à l'école bilingue et une fois rentrés chez eux, ils ne regardent pas TV Breizh mais Disney Channel, et font des jeux vidéos qui ne sont pas en breton. L'enfant aujourd'hui appartient à la culture bretonne mais cette culture est enracinée et rencontre d'autres cultures. Les riches imposent leur culture ! C'est le cas des Américains, des Japonais, des

Français... Il faut être soi-même dans un monde très ouvert et savoir qu'on travaille avec des humains plus compliqués. Il faut qu'il y ait le souci d'intégrer toute la dimension bretonne, à partir de son chemin. Se rassembler sur la diversité, sur l'essentiel et à travers tous les chemins, fera que nous gagnerons. Par contre si chacun s'isole dans son coin, en disant que les autres ne sont pas bons, alors l'armée romaine gagnera.

- 7- Quelle structure pour quelle transmission ?

Carl Mas : J'ai parlé de cette utopie de la restitution au peuple. Il y a des trésors dans les archives sur les pratiques, etc. qui correspondent à des besoins d'aujourd'hui. La grande difficulté est de trouver la structure qui permette cette « rediffusion ». C'est très difficile de trouver un équilibre entre une vision trop folklorique, trop populaire, une rediffusion trop nivelée par le bas ou trop élitiste. Un des problèmes en Catalogne, c'est que la vision des groupes folkloriques d'après-guerre avec ces esthétiques élitistes, pseudo classiques qui mélangent le traditionnel, est une catastrophe. Cela n'a fait que confirmer à la génération suivante, au cours des années 70, 80, 90 qu'il était impossible d'imaginer que la danse populaire passe par ce modèle folklorique. Donc le peuple s'est détourné, pas seulement des esthétiques, mais des formes de danse traditionnelle plus anciennes qui ont été complètement occultées par cette vision du folklore. Ce qui nous donne une vision assez compliquée. Nous n'avons pas actuellement de structure associative dans laquelle le répertoire musical et chorégraphique existe comme ici. Votre structure est un vrai trésor comme mode de fonctionnement. J'ai l'impression qu'il y a un bon équilibre entre la rigueur au travail, la rigueur à la rediffusion, la rigueur dans le rapport à la matière et en même temps une vraie convivialité. En Catalogne, nous avons un vrai problème de rapport à la culture populaire. Je rappelle que le gouvernement catalan est autonome au sein de l'état espagnol et a des compétences en matière de culture, d'éducation, d'administration etc. En même temps, les institutions sont très désorientées dans la façon de traiter le patrimoine. Pour vitaliser la sardane, il s'adresse aux groupes folkloriques dont j'évoquais le désastre de la pratique. Il n'existe pas, aujourd'hui en Catalogne, de structure associative qui puisse être un interlocuteur valable et représentatif pour permettre au répertoire musical et chorégraphique d'exister comme chez vous.

- 8 - Enjeux culturels, enjeux économiques ?

Catherine Pouzet : Je pense qu'il faut que vous franchissiez un pas de plus, si vous mêmes vous vous reconnaissez dans la fonction artistique, la reconnaissance des décideurs viendra aussi. Vous êtes souvent encore entre deux, avec une frilosité pour passer du groupe folklorique à de la création artistique.

Jean-Yves Cozan : Je crois qu'elle a raison. Le débat c'est « économie et culture », avec un peu de mauvaise conscience. On dit « économie » pour être sérieux, car on est sérieux si on crée des emplois. Alors que l'origine, c'est l'affirmation de son identité dans sa communauté. Ce qui rassemble, c'est le sentiment d'appartenance à un peuple avec une identité, une culture. Que la culture ait un impact économique, c'est évident ! Elle-même génère de l'économie, de l'emploi... il y a des professionnels de la culture ici... Ils génèrent un développement économique. J'arrive à impliquer des collectivités locales par un investissement financier fort pour la culture, en commençant par poser des cailloux sur les églises et en faisant de l'animation. Je dis à mes collègues qui ne s'intéressaient qu'aux bordures de trottoir : monuments historiques + activités culturelles = tourisme = argent. Là, cela devient sérieux ! L'affirmation est d'abord culturelle. La culture a une économie qu'on n'a pas assez chiffrée et la culture incite à développer un pays que l'on aime. Les collectivités locales vous reconnaissent parce que le phénomène culturel patrimonial est une réalité incontournable et parce qu'il y a un impact économique visible et une image.

Yvon Etienne : avec tes pairs au Conseil général, cela n'a pas dû être très facile.

Jean-Yves Cozan : J'étais plutôt un homme d'économie, on m'a mis à la culture. Je me suis intéressé au patrimoine parce qu'il y en a partout. Les élus dans un département, dans la région comprennent ce que c'est une chapelle. Le Finistère a 1 000 chapelles. La Bretagne a tous les monuments possibles parce qu'à l'époque, il n'y avait pas de taxes intérieures donc on a investi dans le patrimoine. Une fois qu'on a fait un patrimoine fort, une église retapée par exemple... la vie culturelle commence. La culture bretonne génère une image, les élus vous reconnaissent pour cela. L'Etat ne vous reconnaîtra jamais. La décentralisation n'existe pas. La culture est l'un des rares domaines qui n'a pas fait l'objet d'une once de décentralisation. Il ne faut compter que sur soi, sur l'association, sur nos collectivités locales. Un pays ne se développe économiquement que s'il a envie de vivre et si il sait qui il est. Le lien social entre générations, la fierté d'être d'un pays, c'est ça la culture et cela entraîne une volonté de développement économique. Et je ne parle pas des entreprises qui donnent un peu d'argent pour l'image, pour des raisons commerciales. Là, c'est une histoire de récupération et je n'y crois pas... cela ne s'inscrit pas dans le durée ! Par contre, l'office de la langue bretonne vient de passer une convention pour développer la langue bretonne dans les entreprises. 500 entreprises ont adhéré parce qu'elles qui y croient !

- 9 - Quelle place pour l'artiste ?

Yvon Etienne : On pourrait reprendre les commentaires dans la presse des bagadoù qui demandaient un minimum de reconnaissance ?

Jean-Yves Cozan : Il y a une utilisation des militants, de l'artiste par les grandes manifestations culturelles, dans les grands festivals, par les grandes organisations qui ont un poids économique mais

il n'y a pas reconnaissance de leur statut. Ayez le courage de dire non car on continuera à vous utiliser à bon marché !

Armelle Huruguen : Aujourd'hui, nous avons envoyé des courriers à des élus d'association qui n'auront pas d'argent public car ils ne respectent pas les conditions. ils le disent clairement et inscrivent dans le dossier de subventions qu'ils paient au « black » !

Catherine Pouzet : Il y a quand même une contradiction, nous n'aurions pas fait ce que nous avons fait cette année, à Douarnenez, si nous avions attendu les conditions *optimum* pour le faire. En tant qu'artiste, si je les attendais, je ne travaillerais pas. Nous acceptons souvent de travailler dans des conditions financières et techniques très limites. Cela me fend le cœur car je sais que je fais des compromis avec ce que je pense artistiquement. Si on attendait les fonds public, on ne ferait plus rien !

Armelle Huruguen : C'est de ma responsabilité d'élue, il n'y a pas d'argent public si les conditions ne sont pas réunies.

Naïg Le Gars : Mais Armelle, si tu ne donnes pas les fonds publics, il ne paieront pas les artistes non plus ! A l'échelle de la région Bretagne, on réfléchit aux conditions de ces artistes qui ont absolument besoin de vivre de leur métier et travaillent trop souvent dans des conditions minimalistes qui ne prennent pas en compte la création comme élément majeur.

Jean-Yves Cozan : Je reviens sur ce que disait Catherine, c'est un compromis, c'est vrai ! La survie est un miracle, et on y croit quand on se bat et on accepte des conditions qui ne sont pas toujours correctes. Mais quand il y a des gens qui vous embauchent, qui ont de l'argent et vous méprisent, il ne faut pas accepter le mépris. Si vous acceptez, vous incitez l'autre à continuer de vous mépriser. J'ai des exemples à la tonne mais on ne va pas critiquer la famille. Vue de l'extérieur, la Bretagne est belle !

Il faut progresser, les artistes sont des pros. Pourquoi en Bretagne, y-a-t-il plus d'intermittents du spectacle qu'en France ? Ce n'est pas un hasard ! Parce que la vie sociale nous permet de résister par rapport à la société, parce qu'on a une culture. Il faut que la reconnaissance économique du métier de la culture soit quelque chose de normale... le bénévolat bien sûr aussi ! Attention aux grandes associations où il n'y a plus de bénévoles, que des permanents ! Il faut être très exigeant pour maintenir la qualité que nous avons par rapport aux autres régions, parce que la culture n'est pas décentralisée. Elle ne le sera jamais. Il faudrait d'abord qu'il y ait une décentralisation du pouvoir politique au niveau des régions qui ne sont d'ailleurs pas identiques et là, cela se complique !

Marcel Glever : Je voudrais reprendre le message que vous avez eu envers les militants. Il faut déjà se reconnaître, s'affirmer et être fiers de l'être. Les politiques doivent le faire aussi, être fiers de l'être et se battent pour que la culture se décentralise. Dastum bénéficiait d'Emplois Jeunes qui vont

disparaître, comment cela va être résolu derrière ? Vous parliez des artistes et le statut d'intermittent ? Comment les élus se sont battus là-dessus ? Il faut aussi que les politiques réagissent !

Jean-Yves Cozan : Oui, mais les élus n'y arriveront jamais en France car ils appartiennent à des partis français verticaux. S'ils mettent la Bretagne d'abord, ils se feront rappeler à l'ordre. L'investiture, c'est Paris qui vous la donne. La liberté de l'élu en France est une liberté surveillée. Vous avez la chance en Bretagne d'avoir des collectivités proches, profitez-en ! Pour les intermittents du spectacle, mis à part certains excès qui ont pu justifier des réactions fortes, le seul argument que j'ai auprès des élus du conseil régional, c'est de dire : C'est en Bretagne qu'il y a le plus d'intermittents car la Bretagne a un poids culturel et économique !

- 10 - La question de l' artistique ?

Catherine Pouzet : Nous avons une identité culturelle riche mais nous sommes dans le folklore. La nuance entre culturel et artistique est sensible et difficile à trouver. L'artistique serait de l'individuel et la culture du collectif mais en même temps les artistes sont un outil et du culturel et du collectif. Le culturel a besoin de l'artistique pour se développer ! Il est important que chaque cercle aborde cette question. Si on ne prend pas conscience du niveau artistique dans lequel on est, de l'importance de l'artistique dans ce qu'il comporte, on reste dans la décoration et la préservation d'un passé. On oublie d'évoluer et on ne sait pas comment évoluer. On veut faire moderne mais on n'a pas conscience du sens de cette modernité ou de ce qu'on véhicule. Cela tombe dans des travers encore plus grands que si on préservait l'aspect traditionnel !

Yvon Etienne : On peut faire cohabiter le moderne et le traditionnel, passer de l'un à l'autre ?

Catherine Pouzet : Ce n'est pas la question. La question est de ressentir le sens de la danse, de la musique et de ce qui se passe dans un groupe. Là, on n'est ni dans le moderne ni dans le traditionnel ou le passé, on est dans le présent !

Yvon Etienne : Anne, peux-tu parler de cet aspect ?

La force d'un héritage

Anne Follezou : En tant que technicienne pour Musiques et Danses en Finistère, je suis sur le pragmatisme, sur les contenus. Le contenu dans la manière de faire autant sur le fond que sur la forme. Catherine intervient chez nous, en tant qu'artiste pour faire du lien avec des groupes amateurs, dans des procédures concrètes auprès des cercles, car il y a beaucoup de demandes. Ce qui me frappe ici encore, c'est cette notion de relation sociale et humaine mais aussi ce qui est dit sur cette manière de « faire et d'être ensemble », d'être un endroit de développement, de pratique collective et d'échange. Ce n'est pas dans les objectifs écrits de MDF mais nous gardons cela en

filigrane. C'est cela qui nous permet de réfléchir dans le même sens que les propos tenus par Catherine. Pour que la vie existe, pour qu'il y ait une continuité à l'inverse de ce que vous racontiez dans les autres régions... pour pouvoir pratiquer un art d'origine populaire pour le temps présent et avenir, c'est comme cela que nous nous situons. La France rurale intégrait ces pratiques traditionnelles à la vie courante mais la société a évolué en un siècle. Il existe des zones qui ont eu des ruptures plus rapides et plus fortes qu'en Bretagne où nous avons eu la chance de connaître le passage du bâton de témoin, c'est aussi cela qui fait la force de cette région. C'est un premier constat. L'autre élément est en terme d'image, aussi chez les très jeunes qui réintègrent cette pratique. C'est une image de bonheur, de plaisir de pratiquer, de rejoindre le groupe, de sortir de l'isolement, de rejoindre un endroit de vie qui n'est pas ringard... C'est aussi une façon d'être en opposition actuellement avec la mondialisation où l'individualisme. Nous sommes dans cette sphère là. Ces éléments, par l'artistique aussi, peuvent porter une image très forte et donner envie aux gens de rejoindre ces endroits là.

Faire qu'il y ait une suite parce qu'on a eu cette chance de ne pas perdre l'héritage, c'est aussi notre rôle. Et l'héritage il n'est pas que le fait des Bretons natifs d'ici. Il y a, et dans le Finistère particulièrement, une ouverture importante. C'est une manière de voir le monde, une manière d'être avec les autres qui est riche et qui peut permettre d'intégrer des personnes extrêmement diverses. Pour que ce soit valorisé et riche _projet amateur ou professionnel_ il faut un projet artistique fort. Pour que les militants associatifs retroussent leurs manches, il faut qu'ils soient portés par la force du projet. C'est cela qui fait que le groupe est en bonne santé. Pour qu'il y ait une suite, que continue à se faire le lien entre le temps passé et le temps à venir _ce temps qui nous intéresse particulièrement_ notre travail à MDF est, avec le terrain, de trouver des moyens. Cela peut sembler du bricolage mais à titre indicatif, MDF reçoit ses financements de deux sources : le conseil général et l'Etat. C'est un fait, il n'y a jamais assez d'argent et MDF n'est pas un pourvoyeur de financement public, mais propose des actions de partenariat. Il faut aussi que chacun se fasse entendre au sein de nos structures. Nous ne sommes ni des technocrates ni des institutionnels. Nous sommes à l'articulation d'un bon usage de l'argent public pour faire qu'il y ait une suite. La suite, elle est avec des artistes qui ont les compétences et l'humilité de Catherine ou d'autres artistes avec qui des temps de partage sont possibles et je pense que nous les avons trouvés. C'est enrichissant pour tout le monde et pour l'artiste et pour le praticien amateur. C'est travailler en intelligence pour essayer de cerner la relation à la création, les limites, de pousser des exigences car l'argent public doit aussi aller sur des compétences. Nous n'embauchons pas des gens « au noir », nous avons une déontologie !

Gildas Sergent : Catherine m'a beaucoup décomplexé. Elle m'a parlé de ce qu'était l'artistique. Je ne savais même pas ce que cela voulait dire. Cela m'a beaucoup questionné sur ce que j'avais envie de faire et par voie de conséquence ce que j'avais envie que les autres fassent aussi ! Je suis vice-président de la fédération War'l Leur, j'ai envie que ma parole soit aussi la plus pertinente possible mais comme je ne suis pas sûr d'avoir raison, c'est pour cela que nous vous avons proposé de venir ici. C'est pour réfléchir. Si le cercle celtique n'évolue pas _et de quelle manière, je ne le sais pas_ il risque de tomber dans le côté image d'Epinal de Théodore Botrel. Créons ensemble... parce que

nous avons un public vieillissant, parce que ce n'est plus à la mode, parce qu'on se cantonne à monter sur un podium avec une chandelle et un porte-voix pendant l'été, n'ayant pas le droit de présenter, pendant l'hiver, de superbes spectacles dans les salles correspondantes ...

Yvon Etienne : Justement les spectacles que vous avez monté avec la fanfare sur les grèves, etc. combien de fois vous les avez donnés.

Gildas Sergent : Le spectacle avec les sardinières, on l'a tourné 6 ou 7 fois. Le dernier ne se vend pas du tout.

Catherine Pouzet : Je voudrais reprendre la question artistique, une question que doivent se poser War'I Leur où Kendalc'h. J'ai suivi au Japon une formation de Buto et je suis la première à remettre les gens en face de leur responsabilité : respecter le sens, la qualité et l'émotion qui se dégage des danses. Sous prétexte de faire de la création, les gens perdent complètement leurs racines. Cette prise de conscience se fait car il y a une nécessité de régénérer les forces vives, de s'adresser à des jeunes qui n'ont ni la formation des anciens ni le respect de la tradition. Cela me choque d'entendre qu'il serait pratique de mettre là une gavotte car il manque 30 secondes de chorégraphie ! Cela n'a plus aucun sens et là, l'artistique est dangereux. C'est un point très sensible et il faut en parler longuement, non pas de manière politique ou économique mais en profondeur. Chaque cercle doit se poser cette question : qu'est-ce qu'il exprime vraiment ? Qu'est-ce que les jeunes ont envie d'exprimer ? Sur quoi, ils ont envie de travailler ? Comment respecter la tradition en parlant d'aujourd'hui ? Tout cela est l'artistique ! C'est vraiment une présence de l'être maintenant et cela vient naturellement. Ce n'est pas dans la modernité que les choses fortes se passent mais avec des choses très simples.

Dominig Bouchaud : Plutôt que « respecter la tradition », c'est comment on se confronte à cette richesse, comment en 2005, on a envie de faire vivre ce trésor en chantant et en dansant... Il s'agit d'avoir une connaissance en profondeur et c'est le travail que nous menons à Dastum : pouvoir en permanence se confronter aux sources ! Il y a cette énergie, cette vitalité dans la culture traditionnelle mais plus on avance, plus on risque de la perdre.

Catherine Pouzet : C'est le respect de la connaissance et comment la faire vivre de l'intérieur.

Gildas L'Hénolet : ce n'est ni imiter ni reproduire ce qu'on a déjà fait mais, pour les cercles, c'est nouveau même si la volonté existe. Le Conseil général et Musiques et Danses nous aident dans ce sens mais tout le monde n'a pas non plus le même sens de l'artistique. La formation ? Oui, mais il faut en face de la disponibilité pour acquérir cette notion de l'artistique et l'intégrer dans un spectacle traditionnel.

Catherine Pouzet : Il ne s'agit pas d'intégrer la création dans un spectacle traditionnel. Là, on sent qu'il y a une contradiction. C'est comment présenter son travail dans des conditions acceptables sinon le public ne peut pas recevoir ce qui est donné. C'est aussi quels outils se donner pour exprimer ce qu'on a envie d'exprimer ?

La création à partir de la gestuelle

Daniel Cario : Au niveau de la création, c'est peut-être le vrai problème actuellement. A Toulouse, il y a 2 ou 3 ans, j'ai retrouvé un homme rencontré il y a 30 ans. Il a beaucoup marqué mon parcours chorégraphique, c'est Ferenc Novák. Il a plus de 80 ans aujourd'hui, il était chorégraphe de l'armée hongroise et a créé l'ensemble Honvéd de Budapest. C'est quelqu'un qui est remarquable. Nous avons abordé l'utilisation de la tradition bretonne dans la danse. Le thème de ce colloque était la tradition sur scène. Il disait que nous nous posions des questions qu'il avait évacuées, il y a vingt ans. Ces questions sur « le respect » _un mot que nous avons entendu de nombreuses fois ici_ la tradition, l'artistique... on peut ainsi confronter les mots et voir ce qu'il y a derrière. Et lui, il disait finalement qu'au niveau de la tradition en Bretagne _il connaît toutes les traditions du monde_ nous n'avons pas beaucoup travaillé sur la création à partir du gestuel. Actuellement, le travail de la création en Bretagne, c'est souvent la mise en scène d'une image qu'on conserve et qu'on essaie de défendre. Nous sommes tiraillés en permanence entre travailler le patrimoine et travailler sur l'utilisation qu'on peut en faire, ou les « droits » qu'on s'accorde pour utiliser ce patrimoine. Il nous a présenté un travail réalisé avec son ensemble. Il existe là-bas, la même structure de collectage que Dastum. Il nous a présenté une danse tzigane, collectée et filmée. Un témoignage encore actuel dans un village où on dansait de façon spontanée. Il nous a ensuite montré l'utilisation qu'il en faisait avec deux danseurs et deux chanteurs. Il avait complètement déstructurer le geste et à la fois le support musical qu'il mettait en face. Il appelait cela, alphabétisation de la danse, recherche d'un alphabet. Je crois que c'est une direction que nous n'avons pas empruntée en Bretagne.

J'ai le sentiment un peu amer qu'avant de travailler sur le matériau véritable, nous avons travaillé sur l'enveloppe. J'ai le sentiment d'être extrêmement frileux dès qu'il s'agit de toucher au geste de la danse, au mouvement, à la cellule rythmique de danse. Nous avons encore beaucoup de mal à toucher à ce qui nous paraît sans doute de l'ordre du sacré dans la tradition. Ce sont aujourd'hui de vrais problèmes qu'on se pose. Quelle utilisation pouvons-nous faire encore dans le domaine de l'artistique, de la tradition qui est la nôtre ? Quels choix pouvons-nous faire, tout en restant « vrai » ? J'aime beaucoup ce terme d'être « vrai » par rapport à ce que nous faisons. C'est à dire « être sincère ». Nous sommes entrain d'intellectualiser _ et c'est bien de le faire_ de se forger un discours pour l'accoucher mais tant que nous ne serons pas dans le domaine de l'émotif sincère personnel et collectif, effectivement, nous aurons du mal à monter sur une scène. C'est un débat, car le cercle celtique est devenu, qu'on le veuille ou non, une structure de spectacle !

Catherine Pouzet : Ce que tu dis m'intéresse. C'est le genre d'analyse qu'Yvonne Paire peut avoir : prendre une danse dans son terroir, l'analyser techniquement, physiquement mais aussi comprendre ce que de le danseur ressent et ce que la danse véhicule comme contact et communication avec les

autres. Tout ce travail précis est indispensable à l'évolution de la danse. Si on prend une danse et on fait contemporain, on se trompe mais si on part de la racine, de la naissance de chaque pas, on va vers une évolution et en même temps une grande connaissance, un grand respect sans perdre les racines.

Daniel Cario : Avec cette réserve de pouvoir se dire que cette danse, elle était peut-être belle comme elle était... mais il faut se donner cette liberté d'interprétation.

Catherine Pouzet : Cette évolution peut-être dans la compréhension et la connaissance.

Daniel Cario : J'en ai discuté avec Ferenc Novák. Je lui ai dit : « Finalement, cette grande liberté que tu revendiques au niveau de la gestuelle, de l'analyse, de l'interprétation et de la création de la gestuelle, tu l'as parce que tes danseurs sont complètement imprégnés _ professionnels _ du travail qui a été fait sur cette danse. On ne peut interpréter que le langage que l'on connaît. Le danger est là aussi. Il faut qu'on soit extrêmement prudent sur l'ouverture que l'on fait et il faut ouvrir complètement à tout le monde mais il faut aussi que des gens qui s'investissent dans la création soit au fait du langage qu'ils vont utiliser.

Yvonne Paire : Nous allons sortir un livre qui s'appelle : *L'engagement corporel dans les danses traditionnelles* . C'est vraiment pour nous un cadeau que nous voudrions vous donner pour tous les moments que nous avons partagés avec vous. C'est un outil que vous pourrez utiliser. Ce qu'on a essayé d'analyser, vous pourrez vous en servir pour que ces danses traditionnelles bénéficient de la force qu'elles contiennent et ce n'est pas en faisant des mises en scènes. On parle de carcasse vide, on peut changer la carcasse ou la forme mais ici cela ne sert à rien. On voulait vous dire à quel point cette danse est forte toute seule. C'est le corps qui doit l'habiter. Notre propos ce n'est pas pédagogique, c'est 60 % de pratique, des éléments que vous pourrez réinvestir dans la votre.

L'expérience du sensible

Maurice Courchay : Je reprendrais les propos de Catherine, une perception que j'ai pu avoir quand j'ai travaillé pendant six mois avec le cercle celtique de Pont-L'Abbé. Je suis issu de la danse académique que j'ai relu en profondeur avec les apports de l'analyse du mouvement. J'ai réactivé ce dans quoi s'est fondé la danse contemporaine, à un moment donné. C'est à dire retrouver les racines, les motivations propres du mouvement, au-delà de l'apparence structurelle qui était devenue dans la danse classique, un symbole. A partir des années 80, la danse classique était présente dans tous les théâtres sur le territoire, il y a eu *tabula rasa* pour favoriser l'émergence de la danse contemporaine. On peut voir l'apparence factuelle du processus mais en prenant une distance par rapport au phénomène qu'est ce que cela dit ? Qu'il s'agissait de détruire la carcasse dans laquelle tout le monde était pétrifié ! La danse classique était devenue une carcasse vide, on remontait des ballets à n'en plus finir, coupés de l'âme qui les avait engendrés à un moment donné. Comme dans l'acceptation qui peut être faite du traditionalisme où par souci d'identité, on reproduit à l'identique la

trace du passé. Bien évidemment, on n'est ni dans la vie ni dans le partage _quelqu'un a employé hier le mot muséal_ on est dans la pétrification. Comment faire d'une structure dynamique qui se délite, en l'occurrence issue des danses traditionnelles, une expérience de vie permanente. Un travail comme celui d'Yvonne ou de Catherine ou celui que j'ai eu le bonheur immense de partager avec d'autres personnes, permet de prendre conscience de ce qui est à l'œuvre dans ce qu'on est entrain de réaliser. Ce n'est pas reproduire parce que papa ou grand-papa l'a dit mais c'est simplement en faire l'expérience vivante. Ce n'est ni pour ni contre, c'est juste grâce à cela.

Par rapport à cette notion d'artistique, l'artistique c'est quoi ? Est-ce associer des formes, de manière nouvelle, ou est-ce être dans la vie, dans l'expérience de la vie et de ce qu'on fait à un moment donné ? Du coup, on peut reconsidérer le point de vue artistique avec cette expérience du sensible, c'est à dire l'expérience d'un individu faite à un moment donné dans le groupe, avec lui-même, avec l'autre. Il y a une cathédrale gothique une cathédrale romane, c'est quoi ? C'est l'expérience d'un groupe, à un moment donné par rapport à ce qu'il croit, à ce qui l'anime, à ce qui le fonde. Dix siècles plus tard, on nomme cela de l'art, du patrimoine, sauf que c'est de la vie ! C'est de la vie matérialisée. Ce qui est à l'œuvre dans une danse, c'est quoi ? C'est de la vie matérialisée. Quand on danse, quand on chante ou quand on fait de la broderie... c'est notre capacité à nous relier à la vie qui l'engendre et à nous relier, au-delà de l'image apparente et formelle. Celle-ci n'est en fait que la résultante du processus.

Enfin, il y a quelque chose qui m'énerve, la notion de différence. Ce qui est différent ne vaut que dans la mesure où cette différence nous révèle de plus en plus à nous même. Ce n'est pas quelque chose de différent pour être autrement mais pour être de plus en plus soi-même, dans une dimension de profondeur de champ.

Jean-Yves Cozan : La chapelle bretonne n'est pas bretonne mais est le symbole de notre identité. Le jubé est flamand, la statuaire cornouaillaise, angevine et d'ailleurs les architectes étaient espagnols, etc. On a su intégrer ici et maintenant ce que dans notre vocation maritime on rencontrait comme culture pour créer quelque chose de nouveau.

Catherine Pouzet : On parle de la danse même, de la technique des pas mais pour rendre à Alan ce qu'il m'a donné, c'est l'importance de la communauté, de la solidarité dans l'expression artistique bretonne par rapport à ce qui se passe partout ailleurs et qui, ici, est énorme ! C'est cela qu'il faut prendre et prendre la responsabilité de porter ailleurs...

CONCLUSION

Carles Mas : Je voulais revenir sur les deux étapes du dialogue que nous avons depuis ce matin. Dans la vie politique, il y a des élus qui accompagnent ce qui marche bien, un constat terrible. Et d'un autre côté, il y a dans nos préoccupations la fragilité extrême de la réflexion artistique que nous menons, puisque nous sommes tous artistes de la vie quelque part. Ces deux constats, je me demande si nous pouvons les harmoniser. Est-il possible de demander aux politiques de prendre plus de risque à l'avance et de ne pas simplement accompagner ce qui marche ? J'ai presque envie de leur demander de risquer autant que les artistes !

Je voudrais vous lire une citation : *Une tradition véritable n'est pas le témoignage d'un passé révolu mais c'est une force vivante qui informe et qui fait vivre le présent !*

Yvon Etienne : Je n'aurais jamais espérer, il y a vingt ans, parler autant de vie que ce matin. A cette époque, on disait : « tiens voilà le plouc ! » Vingt ans plus tard, il est intéressant de dire que la vie a gagné par rapport à la mort ! Je me rappelle d'un ministre de la culture qui nous avait dit : vous voulez des sous ? Avec le collectif chanson en Bretagne qu'on avait créé, on avait répondu que c'était surtout des lieux qu'on voulait pour chanter. Avoir des lieux dignes de ce nom pour montrer ce qu'on sait faire est une difficulté. Finalement, la danse bretonne a l'avantage de se produire sur scène, war'I Leur (sur l'aire), sur un porte-avion, à Bercy, dans un bistrot... _N'oublions pas, la dernière excommunication prononcée pour danse en Bretagne, l'a été en 1956 !_ mais vous avez été pris à votre propre piège, vous méritez autre chose, avec des spectateurs qui puissent vous voir dans de bonnes conditions !

C'était donc le 20^e anniversaire de la fédération War'I Leur.

L'année prochaine pour le 30^e, n'y a t il pas un débat qui s'impose: Quel devenir pour la vie associative ?

Gildas L'Hénolet : Conclure c'est difficile... Plein de chose ont été dites. On a encore beaucoup de choses à faire. Comment faire pour diffuser toute l'émotion avec ce qui est notre tradition, pour la faire évoluer, la faire vivre au quotidien, pour chacun de nous mais aussi pour nos enfants qui vont avoir le témoin et le relais à passer aussi à leurs enfants ?

A suivre....